

L' A M I

DES

E N F A N S.

---

M O R A L E.

---

12707 a3

## *L'AMI DES ENFANS.*

Cet ouvrage a commencé le 1<sup>re</sup> Mai de cette année, & il en paraîtra régulièrement un volume le 1<sup>er</sup> & le 15<sup>e</sup> de chaque mois, jusqu'à ce qu'on soit au pair de l'édition de Paris.

La souscription pour douze volumes de 344 pages chacun, est d'une demi-guinée. Chaque volume se vendra séparément un schelling.

On s'abonne en tout temps, mais il faudra prendre l'Ouvrage depuis la 1<sup>re</sup> N<sup>o</sup>. & affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.



*Histoire 1783*

# L'AMI

*DES*

## ENFANTS,

*Par M. BERQUIN.* *K*

---

Ier MAI 1783. N° I.

---

ON SOUSCRIT

*A LONDRES,*

Chez M. ELSMLEY, Libraire,  
dans le *Strand*.

---

M. DCC. LXXXIII.



L'AMI  
DES  
ENFANS (1),  
*Par M. BERQUIN.*

PROSPECTUS.  
CET Ouvrage a le double objet  
d'amuser les Enfans, & de les  
porter naturellement à la vertu,

---

(1) Il a paru, sous le même titre, un Ouvrage de M. WEISSE, l'un des plus célèbres Poëtes de l'Allemagne. On en tirera des morceaux choisis, ainsi que des Ouvrages de MM. CAMPE & SALZMANN.

vi PROSPECTUS.

en ne l'offrant jamais à leurs yeux que sous les traits les plus aimables. Au lieu de ces fictions extravagantes & de ce merveilleux bizarre dans lesquels on a si long-tems égaré leur imagination, on ne leur présente ici que des aventures dont ils peuvent être témoins chaque jour dans leur famille. Les sentimens qu'on cherche à leur inspirer ne sont point au-dessus des forces de leur ame : on ne les met en scene qu'avec eux-mêmes, leurs parens, les compagnons de leurs

jeux, les domestiques qui les entourent, les animaux dont la vue leur est familiere. C'est dans leur langage simple & naïf qu'ils s'expriment. Intéressés dans tous les événemens, ils s'y abandonnent à la franchise des mouvemens de leurs petites passions. Ils trouvent leur punition dans leurs propres fautes, & leur récompense dans le charme de leurs bonnes actions. Tout y concourt à leur faire aimer le bien pour leur bonheur, & à les éloigner du mal, comme d'une source d'humiliations & d'amertumes.

Il est inutile d'observer que cet Ouvrage convient également aux Enfans des deux sexes. La différence de leurs goûts & de leurs caractères n'est pas encore assez marquée à cet âge pour exiger des traits différens. D'ailleurs on a eu l'attention de les réunir, le plus souvent qu'il a été possible, pour contribuer à faire naître cette union & cette intimité qu'on aime tant à voir régner entre des frères & des sœurs.

On a cherché à répandre de la

variété entre les divers morceaux qui doivent composer chaque Volume. Il n'en est aucun dont on n'ait d'abord essayé l'effet sur des Enfans d'un âge & d'une intelligence plus ou moins avancés ; & l'on a retranché tous les traits qui sembloient ne pas les intéresser assez vivement.

Il y aura dans tous les Volumes un petit Drame, dont les principaux personnages seront des Enfans, afin de pouvoir leur faire acquérir

## x PROSPECTUS.

de bonne heure une contenance assurée, des graces dans leurs gestes & dans leur maintien, & une maniere aisée de s'énoncer en Public. La représentation de ces Drames sera de plus une fête domestique qui servira à leur amusement. Les parens ayant toujours un rôle à y jouer, goûteront le charme si doux de partager les divertissemens de leur jeune famille; & ce sera un nouveau lien qui les attachera plus tendrement les uns aux autres par la reconnoissance & par le plaisir.

*N.B.* Indépendamment de l'utilité morale dont cet Ouvrage peut être pour les Enfans, on sent aisément qu'il n'en est guere de plus propre à les former de bonne heure à parler avec facilité la langue Françoise. La plupart des livres qu'on met entre leurs mains sont au-dessus de leur intelligence, ou étrangers à leurs idées & à leurs sentimens. Tous les objets au contraire que celui-ci leur retrace, étant de nature à piquer leur curiosité & à exciter leur intérêt, ils

xii *PROSPECTUS.*

doivent nécessairement se familiariser avec les tournures naïves de leur âge, & des expressions employées à peindre leurs plaisirs, leurs goûts, & leurs besoins.

*Conditions de la Souscription.*

A compter du 1<sup>er</sup> Mai 1783, il paroîtra, le premier & le quinze de chaque mois, un Volume de cet Ouvrage, jusqu'à ce qu'on soit aupair de l'édition de Paris. Comme les parens, dans les vues de l'Auteur, peuvent en faire un objet de punition ou de récompense pour leurs Enfans, on aura l'attention de les distribuer à ces époques avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Il y aura toujours pour cet effet un Volume imprimé d'avance,

xiv *PROSPECTUS.*

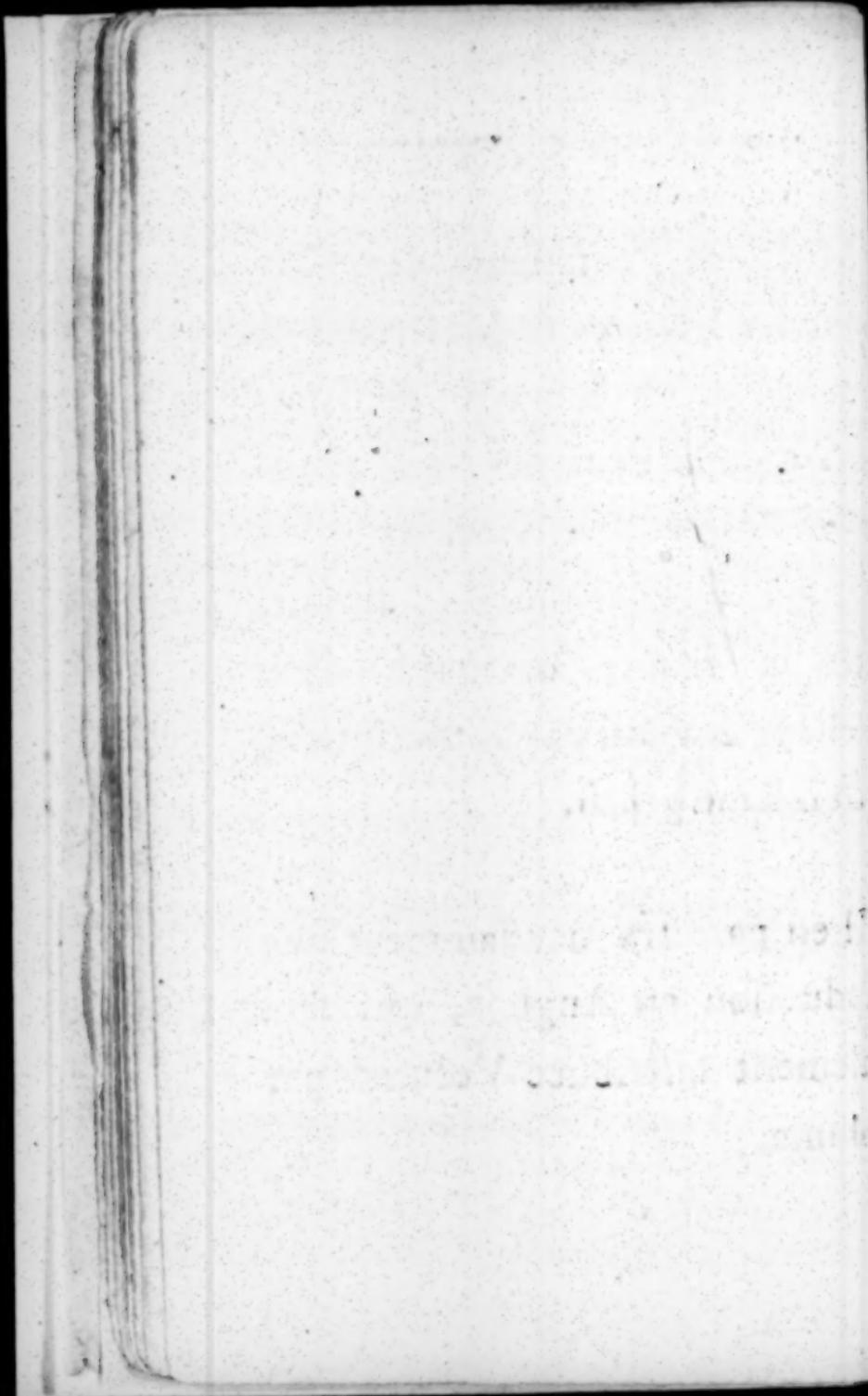
Chaque Volume sera composé de 144 pages, d'un petit format portatif pour les Enfans. On suivra la troisième édition de Paris. Les épreuves passant sous les yeux de l'Auteur, on peut être assuré de la plus grande correction.

La Souscription est d'une demi-guinée pour douze Volumes.

Chaque Volume se vendra séparément un schelling,

MM. les Professeurs des Colléges, les Maîtres & Maîtresses de Pension, & les Libraires de Londres ou de la Province, qui prendront douze Souscriptions à la fois, ou successivement, auront, outre la remise ordinaire d'un Schelling & demi par Souscription, la treizième *gratis*.

Il en paroîtra incessamment une Traduction en Anglois, qui sera également distribuée Volume par Volume.



L' A M I

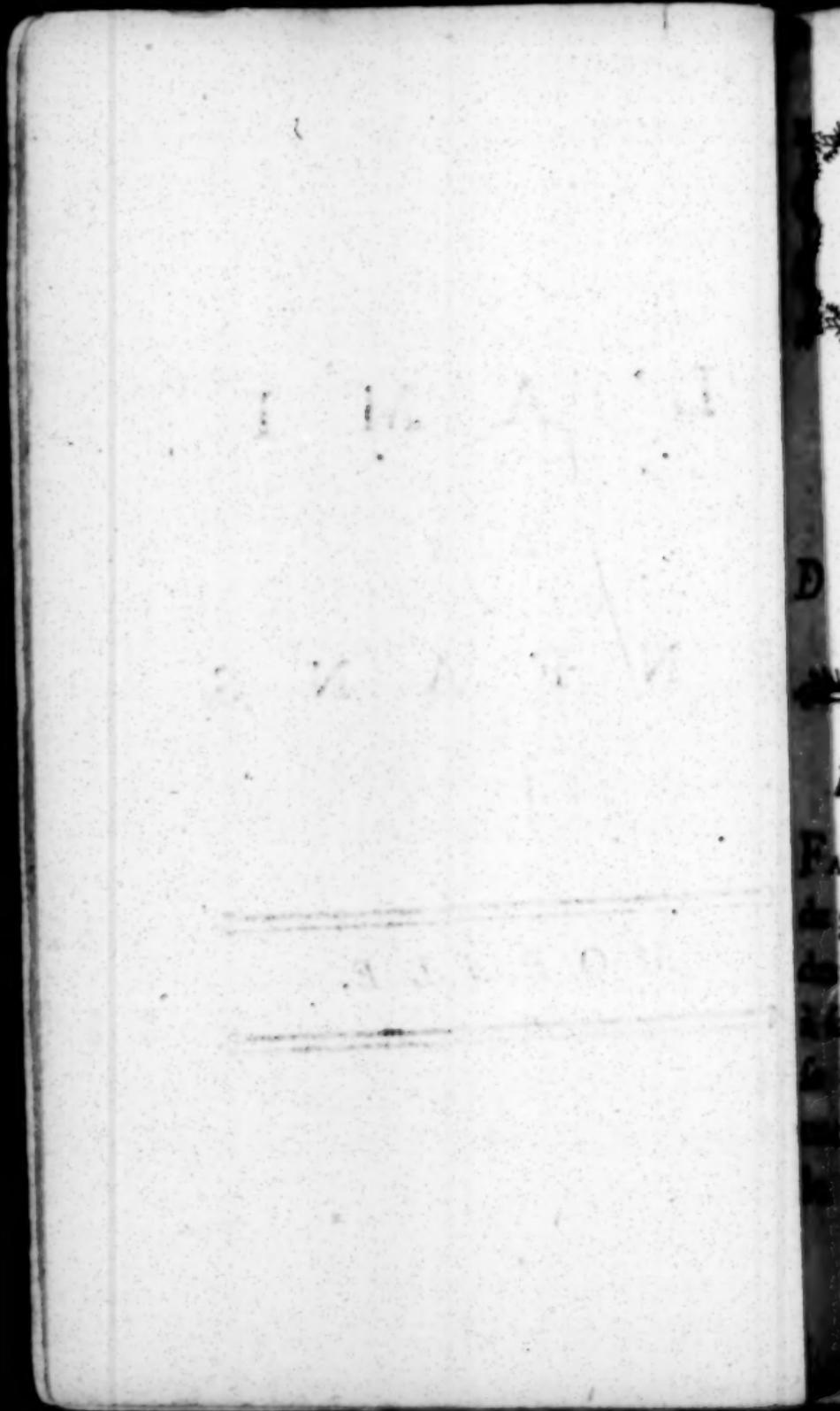
*D E S*

E N F A N S.

---

*M O R A L E.*

---





# L' A M I D E S E N F A N S.

## LE PETIT FRERE.

ANCHETTE s'étoit un jour levée  
grand matin, pour aller cueillir  
fleurs, & en porter un bouquet  
à mère dans son lit. Comme elle  
disposoit à descendre, son père  
ra dans sa chambre en fouriant,  
prit dans ses bras, & lui dit :

A 2

4 *LE PETIT FRÈRE.*

Bonjour, ma chère Fanchette, viens vite avec moi, je veux te montrer quelque chose qui te fera sûrement plaisir.

Et quoi donc, mon papa ? lui demanda-t-elle avec empressement.

Dieu t'a fait présent cette nuit d'un petit frère, lui répondit-il.

Un petit frère ? Ah ! où est-il ? Voyons ! Menez-moi à lui, je vous prie.

Son père ouvrit la porte de la chambre où sa mère étoit couchée. Il y avoit à côté du lit une femme étrangère, que Fanchette n'avoit pas encore vue dans la maison, & qui enveloppoit le nouveau-né dans des langes.

Ce furent alors mille & mille

## LE PETIT FRERE. 5

uestions de la part de la petite fille.  
Son pere y répondit de son mieux ;  
& il croyoit avoir satisfait à tout,  
lorsque Fanchette lui dit : Mon  
papa, qui est cette vieille femme ?  
Comme elle balotte mon petit frere !  
Ne craignez-vous pas qu'elle lui  
fasse mal ?

M. DE GENSAC.

Oh ! non, sois tranquille. C'est  
une bonne femme que j'ai envoyé  
chercher pour avoir soin de lui.

FANCHETTE.

Mais il appartient à maman. L'a-  
elle déjà vu ?

de. DE GENSAC (*entr'ouvrant le  
rideau de son lit*).

Oui, Fanchette, je l'ai vu. Et  
, es-tu bien-aise de le voir ?

## 6 LE PETIT FRERE.

FANCHETTE.

Oh ! fort aise, maman. C'est très-joli petit camarade que vous donnez. Quelle drôle de mine il il est tout rouge, comme s'il ven de courir. Mon papa, voulez-va le laisser jouer avec moi ?

M. DE GENSAC.

Cela n'est pas possible ; il ne p pas se tenir sur ses pieds. Vois comme ils sont foibles ?

FANCHETTE.

Ah ! mon Dieu ! les petits pie Je vois que nous ne pourrons q courir de long-tems ensemble.

M. DE GENSAC.

Patience. Il faut qu'il appren h

## LE PETIT FRÈRE. 7

d'abord à marcher ; & ensuite vous pourrez gambader tous les deux dans le jardin.

### FANCHETTE.

Est-il vrai ? O mon pauvre petit ! Il faut que je te donne quelque chose pour t'accoutumer à m'aimer. Tiens, j'ai dans ma poche une image, pren-la. Mon papa, qu'est-ce donc ? Ce marmot ne veut pas la prendre ; il tient ses petites mains fermées.

### M. DE GEN SAC.

Il ne fait pas encore l'usage qu'il en peut faire. Il faut attendre quelques mois.

### FANCHETTE.

A la bonne heure. O mon petit homme ! je te donnerai tous mes

8 *LE PETIT FRERE.*

joujoux. Eh bien ! cela te fait-il plaisir ? Réponds-moi donc. Il semble qu'il sourit. Appelle-moi Fanchette, Fanchette. Est-ce que tu ne veux pas parler ?

M. DE GENSAC.

Il ne parlera que dans deux ans. Mais toi, prends garde d'étourdir ta mère de ton caquet.

FANCHETTE.

Ah ! mon papa, voilà son visage tout bouleversé : il pleure ; apparemment qu'il a faim. Doucement, Monsieur, je vais vous chercher quelques friandises.

M. DE GENSAC.

Ne te mets pas en peine de

*LE PETIT FRERE.* 9

nourriture. Il n'a pas de dents ; comment pourroit-il manger ?

FANCHETTE.

Il ne peut pas manger ! De quoi vivra-t-il donc ? Est-ce qu'il va mourir ?

Mde. DE GENSAC.

Non, ma fille. Dieu a mis du lait dans mon sein pour en nourrir ton petit frere. Il est encore bien foible ; mais dans quelques jours, tu verras ; il se roulera à terre, comme un petit agneau.

FANCHETTE.

Qu'il me tarde de le voir comme cela ! mais voyez donc, mon papa,

10 *LE PETIT FRÈRE.*

la mignonne tête ! Je n'ose pas y toucher.

M. DE GENSAC.

Tu peux y toucher ; mais bien doucement.

FANCHETTE.

Oh ! bien doucement. Mon Dieu, qu'elle est molle ! C'est comme du coton.

M. DE GENSAC.

La tête de tous les petits enfans est comme celle de ton frere.

FANCHETTE.

S'il venoit à tomber, il se la tomproit en mille pieces.

*LE PETIT FRÈRE.* 11

Mde. DE GENSAC.

Sûrement. Mais nous aurons bien soin de le tenir, pour qu'il ne tombe pas.

M. DE GENSAC.

Sais-tu bien, Fanchette, qu'il y a cinq ans que tu étois aussi petite ?

FANCHETTE.

Moi, j'ai été comme cela ? Vous vous moquez, mon papa ?

M. DE GENSAC.

Non, non ; rien de plus vrai.

FANCHETTE.

Je ne m'en souviens pas pourtant.

12 *LE PETIT FRÈRE.*

M. DE GENSAC.

Je le crois. Te souviens-tu du tems où j'ai fait tapisser cette chambre ?

FANCHETTE.

Elle a toujours été comme elle est.

M. DE GENSAC.

Point du tout, je l'ai fait tapisser dans un tems où tu étois aussi petite que ton frere.

FANCHETTE.

Eh bien, je ne m'en suis pasaperçue.

M. DE GENSAC.

Les petits enfans ne voient rien

de ce qui se passe autour d'eux. Lorsque ton frere sera à ton âge, demande-lui s'il se souvient que tu aies voulu lui apprendre aujourd'hui à prononcer ton nom. Tu verras s'il se le rappelle.

FANCHETTE.

J'ai donc pris aussi du lait de maman ?

M. DE GENSAC.

Sans doute. Si tu favois toutes les peines qu'elle s'est donnée pour toi ! tu étois si foible, que tu ne pouvois rien prendre. Nous craignions à tout moment de te voir mourir. Ta mere disoit : Ma pauvre enfant ! si elle alloit tomber en foiblesse ! & elle eut une peine infinie à te

faire sucer quelques gouttes de lait.

### FANCHETTE.

Ah ! ma chere maman ! c'est donc vous qui m'avez appris à me nourrir ?

### M. DE GEN SAC.

Oui, ma fille. Après que ta mere eut réussi à te faire prendre de toi-même la premiere nourriture, tu devins grasse & réjouie. Pendant près de deux ans, ce furent tous les jours, & à toutes les heures du jour, les mêmes soins. Quelquefois, lorsque ta mere s'étoit endormie de fatigue, tu troublois son sommeil par tes cris. Il falloit qu'elle se levât pour courir à ton berceau. Ma chere Fanchette, s'écrioit-elle, en te ca-

ressant, sans doute que tu as soif?  
& elle te présentoit son fein.

FANCHETTE.

J'ai donc eu la tête aussi foible  
que celle de mon frere?

M. DE GENSAC.

Aussi foible, ma fille.

FANCHETTE.

Moi, qui l'ai si dure à présent!  
Mon Dieu, j'aurois dû me la casser  
mille fois.

M. DE GENSAC.

Nous avons eu pour toi tant  
d'attentions! Ta mere a renoncé,  
pour un tems, à tous les plaisirs;  
elle a négligé toutes ses sociétés,  
pour ne pas te perdre un seul ins-  
tant de vue. Lorsqu'elle étoit obli-

gée de sortir pour des devoirs ou des affaires indispensables, elle étoit toujours dans les transes. Ma chere Gothon, disoit-elle à ta gouvernante, je vous recommande Fanchette comme votre propre enfant; & elle lui faisoit continuellement des cadeaux, pour l'engager à te soigner avec plus de vigilance.

### FANCHETTE.

Ah ! ma bonne maman !...Mais, mon papa, est-ce qu'il y a eu un tems où je ne favois pas courir ? je cours si bien à présent. Voyez, en trois pas, je suis au bout de la chambre. Qui est-ce donc qui me l'a appris ?

M.

M. DE GEN S A C.

Ta mère & moi. Nous t'avions mis autour de la tête un bandeau de velours bien rembourré, afin que si tu venois à tomber, tu ne te fisses pas de mal ; nous te tenions par des liieres pour aider tes premiers pas ; nous allions tous les jours dans le jardin sur la piece de gazon ; & là, nous plaçant vis-à-vis l'un de l'autre, à une petite distance, nous te posions toute seule debout au milieu, & nous te tendions les bras, pour t'inviter à venir tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Le plus léger faux pas que tu faisois nous tournoit le sang. C'est à force de répéter ces exercices que nous t'avons appris à marcher.

B

18 *LE PETIT FRERE.*

FANCHETTE.

Je n'aurois jamais cru vous avoir donné tant de peines. Est-ce vous aussi qui m'avez enseigné à parler?

M. DE GENSAC.

C'est nous encore. Je te prenois sur mes genoux, & je te répétais les mots de papa & de maman, jusqu'à ce que tu fusses en état de me les bégayer: tous les mots que tu fais aujourd'hui, c'est nous qui te les avons appris de la même manière; tu dois te souvenir que c'est nous aussi qui t'avons montré à lire.

FANCHETTE.

Oh! je me le rappelle à merveille. Vous me faisez mettre à

table entre vous deux. On nous apportoit au dessert une assiette pleine de raisins secs, & de petits carrés où il y avoit des lettres moulées. Lorsque j'avois bien réussi à les nommer, vous me donnez quelques grains de raisin. Oh! c'étoit un jeu bien joli !

M. DE GENSAC.

Si nous n'avions pas pris tous ces soins de toi, si nous t'avions abandonnée à toi-même, que serois-tu devenue ?

FANCHETTE.

Il y a bien long-tems que je serois morte. Oh! le bon papa, la bonne maman que vous êtes !

M. DE GENSAC.

Et cependant tu donnes quelque-  
fois du chagrin à ton papa, tu es  
désobéissante envers ta maman !

FANCHETTE.

Je ne le ferai plus de ma vie ; je  
ne favois pas tout ce que vous aviez  
fait pour moi.

M. DE GENSAC.

Remarque bien les soins que  
nous allons avoir pour ton frere,  
& dis en toi-même : Et moi aussi,  
j'ai donné autant de peines à mes  
parens.

Cet entretien fit une vive im-  
pression sur Fanchette ; & lorsqu'elle  
voyoit toute la tendresse que sa  
mere montroit à son petit frere,

toutes les inquiétudes qui l'agitoient sur sa santé, toute la patience qu'il lui falloit pour lui faire prendre sa nourriture, combien elle étoit affligée, lorsqu'elle entendoit ses cris, avec quel empressement son pere la soulageoit d'une partie de ses soins, comme l'un & l'autre se fatiguoient pour apprendre à l'enfant à marcher & à parler, elle se disoit dans son cœur : Mes chers parens ont pris les mêmes peines pour moi. Ces réflexions lui inspirerent tant de tendresse & de reconnoissance pour eux, qu'elle observa fidèlement la promesse qu'elle leur avoit faite, de ne leur causer jamais volontairement aucun chagrin.

LES QUATRE SAISONS.

AH ! si l'hiver pouvoit durer toujours ! disoit le petit Fleuri au retour d'une course de traîneaux, en s'amusant dans le jardin à former des hommes de neige.

M. Gombault, son pere, l'entendit, & lui dit : Mon fils, tu me ferois plaisir d'écrire ce souhait sur mes tablettes. Fleuri l'écrivit d'une main tremblottante de froid.

L'hiver s'écoula, & le printemps survint.

Fleuri se promenoit avec son pere le long d'une plate-bande, où fleurissoient des jacinthes, des auricules

## LES QUATRE SAISONS. 23

& des narcisses. Il étoit transporté de joie en respirant leur parfum, & en admirant leur fraîcheur & leur éclat.

Ce sont les productions du printemps, lui dit M. Gombault : elles sont brillantes, mais d'une bien courte durée. Ah ! répondit Fleuri, si c'étoit toujours le printemps !

Voudrois-tu bien écrire ce souhait sur mes tablettes ? Fleuri l'écrivit en tressaillant de joie.

Le printemps fut bientôt remplacé par l'été.

Fleuri, dans un beau jour, alla se promener avec ses parens & quelques compagnons de son âge dans un village voisin.

Ils trouvoient sur la route, tantôt

24 *LES QUATRE SAISONS.*

des bleus verdoyans, qu'un vent léger faisoit rouler en ondes, comme une mer doucement agitée, tantôt des prairies émaillées de mille fleurs. Ils voyoient de tous côtés bondir de jeunes agneaux, & des poulains pleins de feu faire mille gambades autour de leur mere. Ils mangèrent des cerises, des fraises, & d'autres fruits de la saison, & ils passerent la journée entiere à s'ébattre dans les champs.

N'est-il pas vrai, Fleur, lui dit M. Gombault, en s'en retournant à la ville, que l'été a aussi ses plaisirs?

Oh ! répondit-il, je voudrois qu'il durât toute l'année ! & à la priere de son pere, il écrivit encore ce souhait sur ses tablettes.

Enfin l'automne arriva.

Toute la famille alla passer un jour en vendanges : il ne faisoit pas tout à fait si chaud que dans l'été ; l'air étoit doux, & le ciel serein ; les teps de vigne étoient chargés de grappes noires, ou d'un jaune d'or ; les melons rebondis, étalés sur des touches, répandoient une odeur délicieuse ; les branches des arbres courboient sous le poids des plus beaux fruits.

Ce fut un jour de régal pour Fleuri, qui n'aimoit rien tant que les raisins, les melons, & les figues. Il avoit encore le plaisir de les cueillir lui-même.

Ce beau tems, lui dit son pere, va bientôt passer : l'hiver s'achemine

26 *LES QUATRE SAISONS.*

à grands pas vers nous pour rappeler l'automne.

— Ah ! répondit Fleuri, je voudrois bien qu'il restât en chemin, & que l'automne ne nous quittât jamais.

**M. GOMBAULT.**

En serois-tu bien content, Fleuri ?

**FLEURI.**

— Ch ! très-content, mon papa, je vous en réponds.

Mais, repartit son pere en tirant ses tablettes de sa poche, regarde un peu ce qui est écrit ici. Lis tout haut.

**FLEURI (lit).**

— Ah ! si l'hiver pouvoit durer toujours !

LES QUATRE SAISONS. 27

M. GOMBAULT.

Voyons à présent quelques feuillets plus loin.

FLEURI (*lit.*).

*Si c'étoit toujours le printemps !*

M. GOMBAULT.

Et sur ce feuillet-ci, que trouvons-nous ?

FLEURI (*lit.*).

*Je voudrois que l'été durât toute l'année !*

M. GOMBAULT.

Reconnais-tu la main qui a écrit tout cela ?

FLEURI.

C'est la mienne.

28 *LES QUATRE SAISONS.*

M. GOMBAULT.

Et que viens-tu de souhaiter  
l'instant même ?

FLEURI.

*Que l'hiver s'arrêtât en chemin,  
& que l'automne ne nous quittât  
jamais.*

M. GOMBAULT.

Voilà qui est assez singulier. Dans l'hiver, tu souhaitois que ce fût toujours l'hiver ; dans le printemps, que ce fût toujours le printemps ; dans l'été, que ce fût toujours l'été ; & tu souhaites aujourd'hui, dans l'automne, que ce soit toujours l'automne. Songes-tu bien à ce qui résulte de cela ?

## FLEURI.

ter à      Que toutes les saisons de l'année  
sont bonnes.

## M. GOMBAULT.

Oui, mon fils, elles sont toutes  
fécondes en richesses & en plaisirs :  
& Dieu s'entend bien mieux que  
nous, esprits limités que nous som-  
mes, à gouverner la nature.

S'il n'avoit tenu qu'à toi l'hiver  
dernier, nous n'aurions plus eu ni  
printemps, ni été, ni automne. Tu  
aurois couvert la terre d'une neige  
éternelle, & tu n'aurois jamais eu  
d'autres plaisirs que de courir sur des  
traîneaux, & de faire des hommes  
de neige. De combien d'autres jouis-

30 *LES QUATRE SAISONS.*

fances n'aurois-tu pas été privé par cet arrangement ?

Nous sommes heureux de ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler le cours de la nature. Tout seroit perdu pour notre bonheur, si nos vœux téméraires étoient exaucés.

LA NEIGE.

PRES plusieurs annonces trompeuses de son retour, le printemps étoit enfin arrivé. Il souffloit un vent doux qui réchauffoit les airs. On voyoit la neige se fondre, les gazons reverdir, & les fleurs percer la terre: on n'entendoit que le chant des oiseaux. La petite Louise étoit déjà allée à la campagne avec son pere. Elle avoit entendu les premières chansons des pinsons & des merles, & elle avoit cueilli les premières violettes. Mais le tems changea encore une fois. Il s'éleva tout à coup un vent de Nord violent, qui

étoit dans la forêt, & couvroit les chemins de neige. La petite Louise entra toute tremblottante dans son lit, en remerciant Dieu de lui avoir donné un gîte si doux, à l'abri des injures de l'air.

Le lendemain matin, lorsqu'elle se leva, ah ! tout, tout étoit blanchi. Il étoit tombé pendant la nuit une si grande quantité de neige, que les passans en avoient jusques aux genoux.

Louise en fut attristée. Les petits oiseaux le paroissoient bien davantage. Comme toute la terre étoit couverte à une grande épaisseur, ils ne pouvoient trouver aucun grain, aucun vermicelle pour appaïser leur faim.

Tous les habitans emplumés des forêts se refugioient dans les villes & dans les villages, pour chercher des secours auprès des hommes. Des troupes nombreuses de moineaux, de linotes, de pinsons, & d'alouettes, s'abattoient dans les chemins & dans les cours des maisons, & furetoient des pattes & du bec dans les amas de débris, afin d'y trouver quelque nourriture.

Il vint près d'une cinquantaine de ces hôtes dans la cour de la maison de Louise. Louise les vit, & elle entra toute affligée dans la chambre de son pere. Qu'as-tu donc, ma fille, lui dit-il ? Ah ! mon papa, lui répondit-elle, ils sont tous là dans la cour, ces pauvres oiseaux, qui chan-

toient si joyeusement il n'y a que deux jours. Ils semblent transis de froid, & ils demandent de quoi manger. Voulez-vous me permettre de leur donner un peu de grain ?

Bien volontiers, lui dit son pere. Louise n'en attendit pas davantage. La grange étoit de l'autre côté du chemin ; elle y courut avec sa mère chercher des poignées de millet & de chenevis, qu'elle vint ensuite répandre dans la cour. Les oiseaux voligeoient par troupes autour d'elle & cherchoient le moindre petit grain. Louise s'occupoit à les regarder, & elle en étoit toute réjouie. Elle alla chercher son pere & sa mere pour venir aussi les regarder, & réjouir avec elle.

Mais ces poignées de grain furent bientôt dévorées. Les oiseaux s'en-volèrent sur les bords des toits, & ils regardoient Louise d'un air triste, comme s'ils avoient voulu lui dire : N'as-tu rien de plus à nous donner ?

Louise comprit leur langage. Elle part aussi-tôt comme un trait, & court chercher de nouveau grain. En traversant le chemin, elle rencontra un petit garçon qui n'avoit pas, à beaucoup près, un cœur aussi compatissant que le sien. Il portoit à la main une cage pleine d'oiseaux ; & il la secouoit si rudement, que les pauvres petites bêtes alloient à tout moment donner de la tête contre les barreaux.

Cela fit de la peine à Louise. Que

veux-tu faire de ces oiseaux, demanda-t-elle au petit garçon ? Je n'en fais rien encore, répondit-il. Je vais chercher à les vendre ; & si personne ne veut les acheter, j'en régalerai mon chat.

Ton chat ? repliqua Louise ; ton chat ? ah le méchant enfant !

Oh ! ce ne seroient pas les premiers qu'il auroit croqués tout vifs ; & en balançant sa cage comme une escarpolette, il alloit s'éloigner à grands pas.

Louise l'arrêta, & lui demanda combien il vouloit de ses oiseaux. Je les donnerai tous à un liard la pièce : il y en a dix-huit.

Eh bien ! je les prends, dit Louise. Elle se fit suivre du petit garçon.

& courut demander à son pere la permission d'acheter ces oiseaux.

Son pere y consentit avec plaisir ; il céda même à sa fille une chambre vuide, pour y loger ses hôtes.

Jacquot (ainsi s'appelloit le méchant garçon) se retira fort content de son marché ; & il alla dire à tous ses camarades qu'il connoissoit une petite Demoiselle qui achetoit les oiseaux.

Au bout de quelques heures, il se présenta tant de petits paysans à la porte de Louise, qu'on eût dit que c'étoit l'entrée du marché. Ils se pressoient tous autour d'elle, sautant l'un au-dessus de l'autre, & soulevant des deux mains leurs cages, pour lui demander la préférence,

**chacun** en faveur de ses oiseaux.

Louise acheta tous ceux qui lui étoient présentés, & les porta dans la chambre où étoient les premiers.

La nuit vint. Il y avoit bien long-tems que Louise ne s'étoit mise au lit avec un cœur aussi satisfait. Ne suis-je pas bien heureuse, se disoit-elle, d'avoir pu sauver la vie à tant d'innocentes créatures, & de pouvoir les nourrir ? Lorsque l'été viendra, j'irai dans les champs & dans les forêts ; tous mes petits hôtes chanteront leurs plus jolies chansons, pour me remercier des soins que j'aurai eus pour eux. Elle s'endormit sur cette réflexion, & elle rêva qu'elle étoit dans une forêt de

la plus belle verdure. Tous les arbres étoient couverts d'oiseaux qui voltigeoient sur les branches en gazouillant, ou qui nourrissoient leurs petits: & Louise sourioit dans son sommeil.

Elle se leva de fort bonne heure pour aller donner à manger à ses petits hôtes dans la voliere & dans la cour; mais elle ne fut pas aussi contente ce jour-là qu'elle l'avoit été la veille. Elle savoit le compte de l'argent qu'elle avoit mis dans sa bourse, & il ne devoit pas lui en rester beaucoup. Si ce tems de neige dure encore quelques jours, dit-elle, que vont devenir les autres oiseaux? Les méchans petits garçons vont les donner tout vifs à leur

chat; & faute d'un peu d'argent, je ne pourrai pas les sauver.

Dans ces tristes pensées, elle tire lentement sa bourse, pour compter encore son petit trésor.

Mais quel est son étonnement de la trouver si lourde! Elle l'ouvre, & la voit pleine de pieces de monnoie de toute valeur, mêlées & confondues ensemble: il y en avait jusques aux cordons. Elle court vite à son pere, & lui raconte, avec des transports de surprise & de joie, ce qui vient de lui arriver.

Son pere la prit contre son sein, l'embrassa, & laissa couler ses larmes sur les joues de Louise.

Ma chere fille, lui dit-il, tu ne m'as jamais donné tant de satisfa-

tion que dans ce moment. Continue de soulager les créatures qui souffrent; à mesure que ta bourse s'épuisera, tu la verras se remplir.

Quelle joie pour Louise! Elle courut dans la voliere, ayant son tablier plein de chenevis & de millet. Tous les oiseaux voltigeoient autour d'elle, en regardant leur déjeuner d'un œil d'appétit. Elle descendit ensuite dans la cour, & offrit un ample repas aux oiseaux affamés.

Elle se voyoit alors près de cent pensionnaires qu'elle nourrissoit. C'étoit un plaisir, un plaisir! jamais les poupées ni ses joujoux ne lui en avoient tant donné.

L'après-midi, en mettant la main dans le sac de chenevis, elle trouva

ces paroles écrites dans un billet:  
*Les habitans de l'air volent vers toi,  
Seigneur, & tu leur donnes la nourri-  
ture ; tu étends la main, & tu raf-  
fassies de tes bienfaits tout ce qui  
respire.* Son pere l'avoit suivie.  
Elle se tourna vers lui, & lui dit:  
Je suis donc à présent comme Dieu:  
les habitans de l'air volent vers moi;  
& lorsque j'étends la main, je les  
rassassie de mes bienfaits.

Oui, ma fille, lui dit son pere,  
toutes les fois que tu fais du bien à  
quelque créature, tu es comme Dieu.  
Quand tu seras plus grande, tu pour-  
ras secourir tes semblables, comme  
tu secours aujourd'hui les oiseaux;  
& tu ressembleras alors à Dieu bien  
davantage. Ah ! quel bonheur pour

l'homme lorsqu'il peut agir comme Dieu !

Pendant huit jours, Louise étendit sa main, & rassasia tout ce qui avoit faim autour d'elle. Enfin la neige se fondit, les champs reprirent leur verdure; & les oiseaux qui n'avoient pas osé s'écartier de la maison, tournerent leurs ailes vers la forêt.

Mais ceux qui étoient dans la voliere, y restoient renfermés. Ils voyoient le soleil, voloient contre la fenêtre, béquetoient les vitrages. C'étoit en vain; leur prison étoit trop forte pour eux: Louise n'imaginoit pas encore leur peine.

Un jour qu'elle leur apportoit leur provision, son pere entra quelques

momens après elle. Elle fut bien-aise de voir qu'il vouloit être témoin de ses plaifirs.

Ma chere Louise, lui dit-il, pour-quoi ces oiseaux ont-ils l'air si inquiet? il semble qu'ils desirent quelque chose. N'auroient-ils pas laissé dans les champs des compagnons qu'ils feroient bien-aises de revoir?

Vous avez raison, mon papa; ils me semblent tristes depuis que les beaux jours sont revenus. Je vais ouvrir la fenêtre, & les laisser envoler.

Je pense que tu ne ferois pas mal, lui répondit son pere; tu répandrois la joie dans tout le pays. Ces petits prisonniers iroient retrouver leurs amis; & ils vo-

roient au-devant d'eux, comme tu cours au-devant de moi, lorsque j'ai été quelque temps absent de la maison.

Il n'avoit pas fini de parler, que déjà toutes les fenêtres étoient ouvertes. Les oiseaux s'en apperçurent; & en deux minutes, il n'en resta pas un seul dans la chambre. On voyoit les uns raser la terre du bout de l'aile, les autres s'élever dans les airs, quelques-uns s'aller percher sur les arbres voisins, & ceux-là passer & repasser devant la fenêtre avec des chants de joie.

Louise alloit tous les jours se promener dans la campagne; de tous côtés elle voyoit ou elle entendoit des oiseaux. Tantôt une alouette

partoit à ses pieds, & chantoit sa joyeuse chanfon en s'élevant dans les nuages; tantôt c'étoit une fauvette qui fredonnoit la fienne, en se balançant sur la plus haute branche d'un buisson: & lorsqu'elle en entendoit quelqu'un se distinguer par son ramage, Louise disoit: Voilà un de mes pensionnaires; on connaît à sa voix qu'il a été bien nourri cet hiver.

---

*A M A N D.*

Un pauvre manœuvre, nommé Bertrand, avoit six enfans en bas-  
âge, & il se trouvoit fort emba-  
rrassé pour les nourrir. Par surcroît  
de malheur, l'année fut stérile ; &  
le pain se vendoit une fois plus cher  
que l'an passé. Bertrand travailloit  
jour & nuit : malgré ses sueurs, il  
lui étoit impossible de gagner assez  
d'argent pour rassasier du plus mau-  
vais pain ses enfans affamés. Il étoit  
dans une extrême désolation. Il ap-  
pelle un jour sa petite famille, &  
les yeux pleins de larmes, il lui dit :  
Mes chers enfans, le pain est devenu  
si cher, qu'avec tout mon travail,

je ne peux gagner assez pour vous substanter. Vous le voyez : il faut que je paie le morceau de pain que voici, du produit de toute ma journée. Il faut donc vous contenter de partager avec moi le peu que je m'en serai procuré : il n'y en aura certainement pas assez pour vous rassasier ; mais du moins il y aura de quoi vous empêcher de mourir de faim. Le pauvre homme ne put en dire davantage ; il leva les yeux vers le Ciel, & se mit à pleurer. Ses enfans pleuroient aussi, & chacun disoit en lui-même : Mon Dieu venez à notre secours, pauvres petits malheureux que nous sommes affîstez notre pere, & ne nous laissez pas mourir de faim.

Bertran

Bertrand partagea son pain en sept portions égales : il en garda une pour lui, & distribua les autres à chacun de ses enfans. Mais ~~un~~ d'entre eux, qui s'appelloit Amand, refusa de recevoir la sienne, & dit : Je ne peux rien prendre, mon pere ; je me sens malade : mangez ma portion, ou partagez-la entre les autres. Mon pauvre enfant, qu'as-tu donc ? ~~qui~~ dit Bertrand en le prenant dans ses bras. Je suis malade, répondit Amand, très-malade : je veux aller me coucher. Bertrand le porta dans son lit ; &, le lendemain au matin, accablé de tristesse, il alla chez un ~~me~~ dédecin, & le pria de venir, par charité, voir son fils malade, & de le secourir.

Le Médecin, qui étoit un homme pieux, se rendit chez Bertrand, quoi qu'il fût bien sûr de n'être pas payé de ses visites. Il s'approche du d'Amand, lui tâte le pouls ; mais il ne peut y trouver aucun symptôme de maladie. Il lui trouva cependant une grande faiblesse ; & pour l'animer, il voulut lui prescrire une potion. Ne m'ordonnez rien, Monsieur, lui dit Amand ; je ne prendrai pas ce que vous m'ordonneriez.

## LE MEDECIN.

'Tu ne le prendrois pas ! & pour quoi donc, s'il te plaît ?

## AMAND.

Ne me le demandez pas, Monsieur, je ne peux pas vous le dire.

LE MEDECIN.

Et qui t'en empêche, mon enfant ?  
Tu me parois être un petit garçon  
bien obstiné.

AMAND.

Monsieur le Médecin, ce n'est  
point par obstination, je vous assure.

LE MEDECIN.

A la bonne heure, je ne veux  
pas te contraindre ; mais je vais le  
demander à ton pere, qui ne sera  
peut-être pas si mystérieux.

AMAND.

Ah ! je vous en prie, Monsieur,  
que mon pere n'en sache rien.

LE MEDECIN.

Tu es un enfant bien incompris.

hensible ! Mais il faut absolument que j'en instruise ton pere, puisque tu ne veux pas me l'avouer.

## AMAND.

Mon Dieu, Monsieur, gardez vous-en bien : je vais plutôt vous le dire ; mais auparavant, faites sortir, je vous prie, mes freres & mes sœurs.

Le Médecin ordonna aux enfans de se retirer ; & alors Amand lui dit :

Hélas, Monsieur ! dans un tems si dur, mon pere ne gagne qu'avec bien de la peine de quoi acheter un mauvais pain : il le partage entre nous : chacun n'en peut avoir qu'un petit morceau ; & il n'en veut plus

que rien garder pour lui-même. Cela me fait de la peine de voir mes petits frères & mes petites sœurs endurer la faim. Je suis l'aîné ; j'ai plus de force qu'eux ; j'aime mieux ne pas manger pour qu'ils puissent partager ma portion. C'est pour cela que j'ai fait semblant d'être malade, & de ne pouvoir pas manger ; mais que mon père n'en sache rien, je vous en prie.

Le Médecin essuya ses yeux, & lui dit : Mais toi, n'as-tu pas faim, mon cher ami ?

## A M A N D.

Pardonnez-moi, j'ai bien faim, mais cela ne me fait pas tant de mal que de les voir souffrir.

## LE MEDECIN.

Mais tu mourras bientôt, si tu ne te nourris pas.

## A M A N D.

Je le sens bien, Monsieur ; mais je mourrai de bon cœur : mon pere aura une bouche de moins à remplir ; & lorsque je serai auprès du bon Dieu, je le prierai de donner à manger à mes petits freres & à mes petites sœurs.

L'honnête Médecin étoit hors de lui-même d'attendrissement & d'admiration, d'entendre ainsi parler ce généreux enfant. Il le prit dans ses bras, le serra contre son cœur & lui dit : Non, mon cher ami, tu ne mourras pas. Dieu, notre per-

à tous, aura soin de toi & de ta famille : rends-lui graces de ce qu'il m'a conduit ici ; je reviendrai bientôt. Il courut à sa maison, chargea un de ses domestiques de toutes sortes de provisions, & revint aussitôt avec lui vers Amand & ses frères affamés. Il les fit tous mettre à table, & leur donna à manger jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés. C'étoit un spectacle ravissant pour le bon Médecin de voir la joie de ces innocentes créatures. En sortant, il dit à Amand de ne pas se mettre en peine, & qu'il pourvoiroit à leurs nécessités. Il observa fidèlement sa promesse : il leur faisoit passer tous les jours abondamment de quoi se nourrir. D'autres personnes chari-

tables à qui il raconta cette aventure, imiterent sa bienfaissance. Les uns envoyoient des provisions, les autres de l'argent; ceux-là des habits & du linge; en sorte que, peu de jours après, la petite famille eut au-delà de tous ses besoins.

Aussi-tôt que le Prince fut instruit de ce que le brave petit Amand avait fait pour son pere & pour ses freres, plein d'admiration de tant de générosité, il envoya chercher Bertrand, & lui dit: Vous avez un enfant admirable; je veux être aussi son pere. J'ai ordonné qu'on vous donnât toutes les ans, en mon nom, une pension de cent écus. Amand & tous vos autres enfans seront élevés à mes frais dans les métiers qu'ils voudront

cheisir ; & s'ils savent en profiter,  
j'aurai soin de leur fortune.

Bertrand s'en retourna chez lui  
enivré de joie ; & s'étant jetté à  
genoux, il remercia Dieu de lui  
avoir donné un si digne enfant.

### C A R O L I N E.

MADAME P . . . . . jeune femme  
aussi distinguée par les graces & la  
tournure piquante de son esprit,  
que par la délicatesse de ses senti-  
mens & la force de son caractère,  
reprenoit un jour Pauline, sa fille  
ainée, d'une légéreté bien pardon-  
nable à son âge. Pauline, touchée

de la douceur que sa mere mettoit dans ses reproches, versoit des larmes de repentir & d'attendrissement. Caroline, âgée alors de trois ans, voyant pleurer sa sœur, grimpe sur les barreaux d'une chaise pour atteindre jusqu'à elle ; d'une main prend son mouchoir, dont elle lui essuie les yeux ; & de l'autre lui glisse dans la bouche un bonbon qu'elle rouloit dans la sienne. Il me semble que M. Greuze pourroit faire un tableau charmant de ce sujet.

LE PETIT JOUEUR  
DE VIOLON.

*DRAME EN UN ACTE.*

## PERSONNAGES.

M. DE MELFORT.

CHARLES, *son fils.*

SOPHIE, *sa fille.*

S. FIRMIN, *son neveu.*

AGATHE      | DE S. FELIX,

CHARLOTTE    | *amies de Sophie.*

JONAS, *petit Joueur de violon.*

*La Scene eſt à Paris, dans la  
maison de M. de Melfort.*

LE PETIT JOUEUR  
*DE VIOLON.*

*DRAME EN UN ACTE.*

*S C E N E I.*

CHARLES, S. FIRMIN,

CHARLES.

Ecoute, mon petit cousin, il  
 faut que tu me fasses un plaisir.

S. FIRMIN.

Voyons ; de quoi s'agit-il ? Tu as  
 toujours quelque chose à me de-  
 mander.

CHARLES.

C'est parce que tu es le plus habile de nous deux. Tu fais bien la version de cette fable de Phedre que notre Précepteur m'a donnée à faire ?

S. FIRMIN.

Est-ce que tu ne l'a pas encore finie ?

CHARLES.

Comment aurois-je pu l'achever ? je ne l'ai pas commencée.

S. FIRMIN.

Tu n'as donc pas eu le tems d'y travailler depuis onze heures jusqu'à trois ?

CHARLES.

Tu vas voir si cela étoit possible.

A onze heures, j'avois besoin de courir un peu dans le jardin, afin de gagner de l'appétit pour dîner. Nous sommes restés à table depuis midi jusqu'à une heure. S'asseoir & s'appliquer tout de suite après le repas, tu fais combien le Médecin de papa dit que c'est dangereux. Ainsi, comme j'avois bien mangé, il m'a fallu faire long-tems de l'exercice pour ma digestion.

S. FIRMIN.

Mais au moins à présent la voilà faite; & jusqu'à la nuit, tu as plus de tems qu'il ne t'en faut.

CHARLES.

Est-ce que ce tems n'est pas marqué pour ma leçon d'écriture?

S. FIRMIN.

Mais puisque ton maître n'a pas venu ?

CHARLES.

Je l'attendrai ; je fais tout de travers lorsque mes heures sont dérangées.

S. FIRMIN.

Tu auras encore après ta leçon un petit reste d'après-midi, & toute la soirée.

CHARLES.

Je n'aurai pas une minute. Ma sœur attend aujourd'hui la visite des deux Demoiselles de S. Félix.

S. FIRMIN.

Est-ce pour toi qu'elles viennent ?

CHARLES.

Non ; mais il faut bien que j'aide  
ma sœur à les amuser.

S. FIRMIN.

Et qui t'empêchera lorsque ces  
Demoiselles feront retirées ? . . .

CHARLES.

Oui da ! travailler aux lumières  
pour me gâter la vue ! Cependant  
il faut que demain au matin ma  
version se trouve prête.

S. FIRMIN.

Eh bien ! qu'elle le soit, ou  
qu'elle ne le soit pas, que m'im-  
porte ?

CHARLES.

Tu voudrois donc me voir re-

E

66 *LE PETIT JOUEUR*  
primander par notre Précepteur  
par mon papa ?

S. FIRMIN.

Tu fais toujours me prendre par  
mon foible. Voyons, où est cette  
version ?

CHARLES.

Là-haut dans ma chambre, sur  
ma table. Je vais te la chercher,  
ou plutôt viens avec moi.

S. FIRMIN.

Va le premier ; je te suis à l'instant. Je vois venir ta sœur qui voudrait me parler.

CHARLES.

Ne vas pas au moins lui rien dire  
de tout ceci, entends-tu ?

SCENE II.

SOPHIE, S. FIRMIN.

SOPHIE.

En bien, mon petit cousin, quel  
débâcle avois-tu là avec mon frère ?  
Il t'a sûrement joué quelque tour  
de son métier.

S. FIRMIN.

Ce n'est pas un tour de son mé-  
tier ; c'est une demande de sa façon.  
Il veut que je lui fasse, à l'ordi-  
naire, son devoir pour demain.

SOPHIE.

Et mon papa ne sera jamais ins-  
titut de sa paresse ?

68 *LE PETIT JOUEUR*

S. FIRMIN.

Ce n'est pas moi qui me chargera de l'en avertir. Tu fais que depuis la mort de ta maman, mon oncle est d'une santé si foible, que la moindre émotion le rend malade pour plusieurs jours. D'ailleurs, je vis de ses bienfaits ; & il pourroit croire que je cherche à perdre son fils dans son esprit.

SOPHIE.

Eh bien ! j'attends mon frère à la première occasion..... Mais fais-tu pourquoi je voulois te parler ? C'est que les Demoiselles de Saint-Félix viennent aujourd'hui me voir ; il faut que tu nous aides à nous bien amuser.

DE VIOLON. 69

S. FIRMIN.

Oh! je ferai de mon mieux, ma petite cousine.

SOPHIE.

Ah! les voici.

---

S C E N E III.

S. FIRMIN, SOPHIE, AGATHE,  
& CHARLOTTE DE S. FELIX.

SOPHIE.

BONJOUR, mes bonnes amies.

(Elles s'embrassent l'une l'autre,  
se font la révérence à S. Firmin, qui  
leur baise la main avec respect).

CHARLOTTE.

Il me semble qu'il y a un an que  
je ne t'ai vue.

70 LE PETIT JOUEUR

AGATHE.

Mais il y a déjà bien long-tems.

SOPHIE.

Il y a, je crois, plus de trois  
semaines.

(*S. Firmin range la table, &  
dispose des sieges.*)

CHARLOTTE.

Ne vous donnez pas cette peine,  
Monsieur de S. Firmin.

S. FIRMIN.

Mademoiselle, je ne fais que mon  
devoir.

SOPHIE.

Oh ! je suis bien sûre que S. Fir-  
min le fait avec plaisir. (*Elle lui  
tend la main.*) Je voudrois que mon  
frère eût un peu de sa complaisance

S C E N E IV.

S. FIRMIN, SOPHIE, AGATHE,  
CHARLOTTE, CHARLES.

CHARLES.

*(Sans faire la moindre attention  
aux Demoiselles de S. Félix).*

C'EST bien mal à toi, S. Firmin,  
de me laisser si long-tems attendre,  
pour faire ici le damoiseau.

S. FIRMIN.

Je croyois être le dernier de la  
compagnie à qui tu adresserois tes  
complimens.

CHARLES.

Oh, n'en soyez pas fâchées, Mes-

72 *LE PETIT JOUEUR*

demoiselles ; je vais être bientôt tout à vous.

AGATHE.

Ne vous pressez pas au moins, Monsieur Charles.

(Charles mène à l'écart S. Firmin ; & tandis que les jeunes Demoiselles s'entretiennent ensemble, il tire de sa poche le papier de la version, & le donne à S. Firmin.)

La voilà ; tu m'entends ?

S. FIRMIN.

Six lignes ? C'est bien la peine : n'as-tu pas de honte ?

CHARLES.

Chut. Tais-toi.

S. FIRMIN.

Mesdemoiselles, si vous me le

permettez, je fors pour un demi-quart-d'heure.

CHARLOTTE.

Nous vous attendrons avec impatience.

SOPHIE.

Puisque tu fors, mon petit cousin, fais-moi le plaisir de dire à Justine de nous servir le thé.

---

S C E N E V.

CHARLES, SOPHIE, AGATHE,  
CHARLOTTE.

CHARLES (*se jettant dans un fauteuil*).

ALLONS; c'est ici que je m'établis.

74 *LE PETIT JOUEUR*

SOPHIE.

Je pense qu'il auroit été à propos d'en demander la permission.

CHARLES.

A toi, peut-être?

SOPHIE.

Je ne suis pas seule ici.

CHARLOTTE.

Je vois que ton frere nous compte pour rien.

AEATHE.

C'est qu'il imagine apparemment nous honorer beaucoup, en restant avec nous.

CHARLES.

Oh! je sais bien que vous pourriez vous passer de ma compagnie;

mais, moi, je ne me priverois pas si aisément de la vôtre.

SOPHIE.

Voilà au moins une apparence de compliment. Il est vrai que tu aurois dû y faire entrer le thé pour quelque chose.

CHARLES.

Mais vraiment, ma chère sœur, ne te figure pas que je sois ici pour toi.

SOPHIE.

Oh ! pour cela, je pense trop humblement de mon mérite. Tout ce qui pourroit me donner de l'orgueil, c'est d'être la sœur d'un garçon aussi honnête.

(Justine apporte le thé, & le mis  
auprès de Sophie.)

CHARLES.

Laisse-moi le verser, je te prie.

SOPHIE.

Non, non, c'est mon affaire; tu  
es un peu trop gauche. Si tu veux  
te charger de quelque soin, présente  
les tasses à ces Demoiselles.

AGATHE.

Pas tant de sucre pour moi.

SOPHIE.

Prends toi-même ce qu'il te faut,  
mon cœur. (Elle lui présente le su-  
crier & une tasse. Charles en prend  
une pour lui, & s'empare du sucrier).  
(à Charles). Tu as déjà trois gros  
morceaux.

CHARLES.

Mais ce n'est pas trop. J'aime à boire un peu doux.

*(Il prend plusieurs morceaux de sucre l'un après l'autre, jusqu'à ce que sa sœur lui retire le sucrier des mains).*

SOPHIE.

N'as-tu pas de honte, mon frere ? tu vois bien qu'il n'en restera pas pour nous.

CHARLES.

Ne fais-tu pas où est le buffet ?

SOPHIE.

Mon frere se reprocheroit d'épargner une peine à sa sœur.

CHARLES.

C'est que par-là tu me procure-

rois le plaisir d'être seul auprès de ces Demoiselles.

AGATHE.

Tu l'entends, Sophie? Dis-nous maintenant que ton frère n'est pas un garçon bien galant.

SOPHIE.

(Après avoir rasssemblé près d'elle toutes les tasses, pour verser une seconde fois du thé).

Charles, présente cette tasse à Agathe.

(Charles prend la tasse, & en la présentant à Agathe, il la verse sur sa robe. Elles se levent toutes avec précipitation).

SOPHIE.

Voilà une preuve de sa galanterie.

(Bas à *Charles*). Je parierois, méchant, que tu l'as fait à dessein.

AGATHE.

Ah ! Dieu ! que dira maman ? & qu'allons-nous faire ?

CHARLOTTE.

C'est la seconde fois qu'elle met cette robe. Allons vite, un verre d'eau fraîche.

SOPHIE.

Non, j'ai oui dire qu'il étoit mieux de frotter avec un linge sec. Voici un mouchoir tout blanc.

(*Elles vont à Agathe. Charlotte tient la robe, & Sophie frotte. Pendant ce temps Charles reste à table, & boit tout à son aise*).

80 *LE PETIT JOUEUR*

CHARLOTTE.

Bon, bon, cela passe: il faut laisser sécher.

AGATHE.

Par bonheur, c'est dans un pli où l'on ne va pas s'aviser de regarder.

CHARLES, (*à part*).

Ce n'est pas ma faute.

SOPHIE.

Tiens, vois, Charlotte, je ne crois pas qu'il y paroisse.

CHARLOTTE.

Si je n'avois pas vu d'abord la tache. . . .

AGATHE.

A la bonne heure. Mais, Monsieur Charles, une autre fois, je

vous prie de vous épargner la peine  
de me servir.

## SOPHIE.

Remettons-nous, mes bonnes  
amies.

*(Elle veut verser du thé, & elle  
trouve la théière vide. Elle regarde  
Charles avec indignation).*

Non, cela est d'une grossièreté  
qu'on ne sauroit imaginer. Croiriez-  
vous bien, Mesdemoiselles, que  
dans le tems où nous étions si fort  
en peine, il a pris tout le thé? Je  
peux dire qu'on en fasse d'autre,  
attendez un moment.

## CHARLOTTE.

Non, c'est assez; je n'en boirai  
plus une goutte.

AGATHE.

Le malheur qui est arrivé à ma robe m'a ôté la soif.

CHARLES.

Mais ne vous gênez pas. On peut en faire une seconde fois.

AGATHE.

Effectivement, tu aurois dû prévoir que ton frère feroit notre convive.

SOPHIE.

Ceux qui ne sont pas invités, devroient au moins attendre que ce fût leur tour.

CHARLOTTE.

N'en parlons plus, je n'y ai pas le moindre regret.

## SOPHIE.

Eh bien, à présent qu'allons-nous faire ? Ah ! voici notre ami S. Firmin, il nous aidera à choisir quelque jeu.

CHARLES, (*d'un ton moqueur*).

Notre ami S. Firmin ! . . . Mesdemoiselles, il faut que je lui parle avant vous.

(Il va au-devant de S. Firmin, tandis que les jeunes Demoiselles entretiennent ensemble).

SCENE VI.

AGATHE, CHARLOTTE,  
SOPHIE, S. FIRMIN,  
CHARLES.

CHARLES (*à S. Firmin*).

Eh bien, as-tu fini?

S. FIRMIN.

La voilà; prends, & rougis de ta paresse..... Eh bien, Mesdemoiselles, avez-vous quelque jeu d'arrêté?

AGATHE.

Nous vous attendions pour décider notre partie.

S. FIRMIN.

J'ai là-bas un petit musicien à vos ordres: si vous me le permettez, je vais l'appeler pour vous chanter quelque chançon, ou pour vous faire danfer.

SOPHIE.

Un petit musicien? où est-il?  
où est-il?

CHARLOTTE.

Il faut convenir que M. de S. Firmin s'entend bien à amuser sa société.

S. FIRMIN.

Nous ferons, en nous amusant, un acte de charité, car le pauvre petit musicien ne possede rien sur la terre que son violon.

## CHARLES.

Et qu'il le payera, M. de S. Firmin!  
Il parle & il agit toujours comme si  
le Roi étoit son parrain ; & il n'a  
pas une maille.

## SOPHIE.

Ne rougis-tu pas, mon frere? ...

## S. FIRMIN.

Laisse-le dire, ma cousine, il ne  
m'offense point; ce n'est pas un  
crime d'être pauvre: je ressemble  
par là à mon petit musicien, qui  
est un très-bon enfant. Je lui  
donnerai douze sols qui me restent  
dans ma bourse; & il m'a promis  
de jouer à ce prix toute la soirée.

CHARLOTTE.

Nous nous cotiserons toutes pour le payer.

AGATHE.

Oui, oui, nous bourfillerons.

S. FIRMIN.

Voulez-vous que j'aille le chercher? Il attend là-bas à la porte.

SOPHIE.

Sûrement, mon cher petit cousin, & dépêche-toi.

(*S. Firmin sort. En même temps Justine apporte un gâteau sur un plat.*)

S C E N E VII.

AGATHE, CHARLOTTE,  
SOPHIE, CHARLES.

*(Charles veut prendre le plat des mains de Justine. Sophie l'en empêche).*

CHARLES.

C'EST que je voulois faire les portions.

SOPHIE.

Je vais t'en épargner la peine: tu pourrois les faire si bien, qu'il ne nous resteroit pas plus du gâteau que du thé.

*(Elle fait le partage, & présente les morceaux à la ronde).*

CHARLES, (*après avoir pris sa portion*).

Pour qui donc le morceau qui reste ?

SOPHIE.

Est-ce que mon petit cousin n'en auroit pas ?

AGATHE.

J'aimerois mieux lui donner ma portion.

CHARLOTTE.

Et moi aussi la mienne.

CHARLES, (*avec aigreur*).

Il est bien heureux !

SOPHIE.

Tu ne vois que sa portion de gâteau à lui envier.

S C E N E   V I I I .

AGATHE, CHARLOTTE,  
SOPHIE, CHARLES,  
S. FIRMIN (*tenant par la  
main le petit Jonas, qui a un  
violon sous son bras*).

S. FIRMIN.

J'AI l'honneur de vous présenter  
mon petit virtuose.

CHARLOTTE & AGATHE.

Il est tout-à-fait gentil.

SOPHIE.

De quel pays es-tu, mon enfant?

JONAS.

Je suis des montagnes de la Bresse.

AGATHE.

Et pourquoi viens-tu de si loin ?

JONAS.

C'est que mon pauvre pere est  
veugle; il ne peut plus travailler:  
nous courons le pays, & il faut que  
je lui gagne du pain avec mon petit  
violon.

SOPHIE.

Eh bien, veux-tu nous faire con-  
noître ton savoir-faire ?

JONAS.

Ce sera de bon cœur; mais mon  
talent n'est pas grand'chose.

S. FIRMIN.

Joue de ton mieux: ce sera tou-  
jours assez bien pour moi; & ces  
Demoiselles seront assez bonnes

pour te pardonner quelque faux ton  
si tu en fais.

(*Jonas accorde son violon. Agathe en même-tems prend l'assiette avec le reste de gâteau, & le présente à Firmin. Il la remercie, prend l'assiette, & la tient à la main, sans toucher au gâteau, pour écouter Jonas. Celui-ci commence d'abord à jouer sur son violon l'air de la chanson suivante; ensuite il chante):*

## 1

Plaignez le sort d'un petit malheureux,  
Chargé tout seul du soin de son vieux père:  
Ils n'ont, hélas! pour se nourrir tous deux,  
Que la pitié qu'inspire leur misère.

## 2

Plaignez leur sort; prêtez-leur vos secours;  
C'est à regret que leur voix vous implore.  
De longs travaux l'un a rempli ses jours;  
Pour travailler, l'autre est trop foible encore.

## 3

oyez touchés de leur sort malheureux ;  
oyez pitié de l'enfant & du pere ;  
s'ont, hélas ! pour se nourrir tous deux,  
qu'un peu de pain, qu'on donne à leur misere.

S. FIRMIN, (*lui tendant la main*).

Mon cher enfant, vous êtes donc  
bien pauvres ?

## JONAS.

Hélas ! oui ; mais avec mon violon  
j'espere que nous ne manquerons  
pas. Si nous sommes malades, le  
bon Dieu aura soin de nous ; & si  
nous mourons, nous n'avons be-  
soin que d'un petit coin de terre  
que l'on trouve par-tout.

## S. FIRMIN.

Mais, mon petit malheureux,

peut-être que tu as faim ? Tiens,  
tiens, voici mon gâteau.

JONAS.

Nenni, mon beau Monsieur,  
mangez-le vous-même : un peu de  
pain est tout ce qu'il me faut.

S. FIRMIN.

Non, tu prendras ceci ; je fais  
manger du pain aussi-bien que toi.

JONAS.

Eh bien, je vous remercie ; mais  
je ne le mangerai pas à présent : je  
veux le partager avec mon pauvre  
pere ; il n'est pas accoutumé à man-  
ger de si bonnes choses.

SOPHIE.

Ton pauvre pere, dis-tu ? tiens,  
ma portion est pour lui.

CHARLOTTE.

Voici encore la mienne.

AGATHE.

Prends la mienne aussi.

JONAS.

Nenni, nenni : gardez votre gâ-  
teau, mes jolies Demoiselles ; j'en  
n'assez d'un morceau : ce n'est pas  
avec ces friandises qu'on se rassasie.

CHARLES (*ironiquement*).

Il a raison ; cela lui feroit perdre  
belle voix.

SOPHIE (*à Charles*).

Personne ne t'a demandé ta por-  
tion.

CHARLES.

Oh ! il y a long-tems que je l'ai  
croquée.

S. FIRMIN (*à Jonas*).Allons, mon ami, veux-tu goûter  
d'abord de ton gâteau ?

JONAS.

Nenni, mon beau Monsieur,  
puisque vous voulez bien me le  
donner, souffrez que je l'enveloppe  
dans mon mouchoir pour l'emporter  
avec moi.

SOPHIE.

Attends un peu, je te donnerai  
un morceau de linge plus propre:  
tu peux, en attendant, mettre le  
morceau sur la fenêtre.

JONAS.

Oui, ma petite Demoiselle, je  
suis ici pour jouer du violon, & non  
pour manger.

AGATHE

AGATHE.

Je voudrois bien danser un menuet avec M. de S. Firmin. En fais-tu quelqu'un ?

JONAS.

Tout ce qu'il vous plaira : un menuet, une allemande, une ronde.

AGATHE.

Voyons d'abord le menuet.

(*S. Firmin prend la main d'Agathe & se prépare à danser.*)

CHARLOTTE.

Pourquoi n'en danferions-nous pas deux à la fois ? (*Elle s'avance vers Charles.*) M. Charles !

CHARLES.

Excusez-moi, Mademoiselle, je ne fais pas danser.

G

SOPHIE.

Il a pourtant appris deux ans en  
tiers.

CHARLES.

C'est que je ne suis pas d'humeur  
fringante aujourd'hui.

CHARLOTTE, *(lui faisant la  
révérence).*

Ainsi me voilà refusée.

SOPHIE.

Mon petit cousin, prête-moi  
ton chapeau. *(A Charlotte).* J'aurai  
l'honneur, Mademoiselle, d'être  
votre cavalier.

AGATHE.

Et si nous dansions un menuet  
quatre ?

S. FIRMIN.

Mademoiselle, je suis à vos ordres.

*(Elles dansent un menuet à quatre ;  
à l'heure qu'il est fini, Charlotte va  
rendre S. Firmin).*

CHARLOTTE.

M. de S. Firmin, je veux aussi  
m'assurer avec vous.

S. FIRMIN.

Je ferai ravi, Mademoiselle,  
d'avoir cet honneur.

AGATHE.

Je veux maintenant être ton ca-  
lier, Sophie.

SOPHIE.

Je perds à tout cet arrangement,

mon petit cousin ; mais il faut bien que je fasse à ces Demoiselles les honneurs de ta complaisance.

*(Elles dansent un second menuet. Pendant ce tems, Charles s'approche de la fenêtre, prend le gâteau à Jonas, & se glisse hors de la chambre.)*

SOPHIE (à S. Firmin qui s'efface devant).

Ah ! te voilà rendu ! Il faut convenir que nous autres Demoiselles, nous sommes dix fois plus fortes sur nos jambes, que vous Messieurs,

S. FIRMIN.

C'est que vous avez bien plus d'agilité.

*DE VIOLON.* TOI

*AGATHE (à S. Firmin).*

Si votre cousin étoit aussi com-  
plaisant que vous, nous vous aurions  
bientôt mis sur les dents ; car l'une  
de nous pourroit reprendre haleine,  
etandis que les deux autres danse-  
bient.

(*Elles cherchent Charles de tous*  
*étés).*

*CHARLOTTE.*

Ah ! il s'en est allé ! tant mieux.

*JONAS.*

Jouerai-je encore un petit air ?

*S. FIRMIN.*

Non, c'en est assez, à moins que  
vous n'en demandiez davantage,  
mesdemoiselles. Le pauvre malheu-  
rux ne sera pas fâché d'aller gagner

ailleurs quelque chose. Je vous ai déjà dit le peu que j'avois dans ma bourse ; & Charles a esquivé sa contribution.

CHARLOTTE.

Nous voulons toutes contribuer avec vous.

AGATHE.

Cela va sans dire. (*Elle tire sa bourse*). Tenez, M. de S. Firmin, voilà mes douze fols.

CHARLOTTE.

Voilà aussi les miens.

SOPHIE.

Tiens, mon petit cousin, voici une pièce de vingt-quatre fols : garde ton argent ; ce sera pour nous deux.

S. FIRMIN.

Non, non, Sophie ; je dois être  
le premier à payer.

(Il rassemble toutes les pieces,  
& les donne à Jonas).

JONAS.

Je ne prendrai jamais tout cela :  
ce beau petit Monsieur ne m'a pro-  
mis que douze sols.

S. FIRMIN.

Prends tout, mon ami ; nous  
avons tant de plaisir de pouvoir te  
faire du bien !

JONAS.

Que le bôn Dieu vous en ré-  
compense ! (A Sophie). A présent,  
Mademoiselle, si vous vouliez avoir  
la complaisance de me donner un

mauvais morceau de linge pour envelopper le gâteau que vous m'avez fait prendre ?

SOPHIE.

Je l'avois oublié.

(*Elle court à une petite commode, & en tire un mouchoir.*)

Tiens, il est un peu usé ; mais il servira bien pour cela.

JONAS.

Voyez, il n'est encore que trop bon. Je n'ose pas le recevoir.

SOPHIE.

Je ne puis plus m'en servir, & je l'aurois donné à un autre.

JONAS.

Que le bon Dieu vous récompense de votre générosité !

(Il va à la fenêtre pour prendre le gâteau).

SOPHIE.

Donne-le-moi, que je l'enveloppe.

(On cherche inutilement le gâteau).

JONAS (tristement).

Il n'y est plus.

SOPHIE.

C'est un bien mauvais garnement! il aura pris la portion du petit malheureux.

JONAS.

N'en soyez pas fâchée, ma jolie petite Demoiselle; je ne le regrette que par rapport à mon pauvre pere.

S. FIRMIN.

Si Charles n'étoit pas ton frere,

sa gourmandise lui coûteroit cher; mais il ne faut pas que le pere de Jonas en souffre. Ma chere Sophie, si tu voulois me prêter les douze sols que tu voulois donner pour moi tout à l'heure?

SOPHIE.

Non, mon cousin; je veux en avoir le mérite à moi seule. (*A Jonas*). Tiens, voilà douze sols; achete à ton pere un autre morceau de gâteau.

(*Charlotte & Agathe fouillent dans leurs bourses*).

CHARLOTTE.

Tiens, voici encore quelque monnoie.

AGATHE.

Prends donc.

JONAS.

Bon Dieu ! bon Dieu ! Non ;  
c'est trop.

S. FIRMIN (*lui tend la main avec  
attendrissement*).

Que je suis malheureux de n'avoir  
rien de plus à te donner ! Mais je  
suis orphelin, & je vis, comme toi,  
des bienfaits des autres.

JONAS (*à S. Firmin*).

Je voudrois que vous ne m'euf-  
fiez pas amené ici, ou que vous  
reprissiez votre argent.

S. FIRMIN.

Ne te mets pas en peine de moi.  
Adieu ; va chercher à gagner ta vie.

JONAS (*en sortant, à Sophie*).

Voilà votre mouchoir, ma jolie  
Demoiselle.

SOPHIE.

Garde-le, si tu en as besoin.

JONAS.

Que le ciel vous conserve toutes  
en santé, & vous rende encore  
plus jolies. (*Il sort*).

---

*S C E N E I X.*

SOPHIE, CHARLOTTE,  
AGATHE, S. FIRMIN.

SOPHIE.

CONCEVEZ-VOUS quelque chose  
de plus indigne que la conduite  
de Charles?

AGATHE.

Il ne s'aviseroit pas de ces tours,  
si j'étois sa sœur.

CHARLOTTE.

Je suis affligée qu'il ait détruit toute la joie que nous avions de faire du bien à ce petit malheureux.

AGATHE.

Il n'est pas maintenant trop à plaindre; le gâteau lui a été bien payé.

S. FIRMIN.

Il est vrai, graces à votre générosité. Mais cela ne justifie pas l'action de Charles; & le pauvre Jonas auroit pu avoir l'un, sans perdre l'autre.

SOPHIE.

C'est toi, mon petit cousin, qui en souffres le plus. Tu t'es privé

110 *LE PETIT JOUEUR*

de ta portion; & c'est mon vau-  
rien de frere qui l'a mangée.

(*On frappe à la porte*).

---

*S C E N E X.*

AGATHE, CHARLOTTE,  
SOPHIE, S. FIRMIN,  
JONAS.

S. FIRMIN.

Voici encore notre petit *Vio-*  
*lon*. Que nous veux-tu, mon ami?

JONAS (*en pleurant*).

Ah! Dieu! Dieu! secourez-moi;  
je suis perdu.

(*Les enfans s'asssemblent autour  
de lui*).

SOPHIE.

Que t'est-il donc arrivé?

JONAS.

Toute ma pauvre richesse,.....  
avec laquelle je me nourrissois moi  
& mon pere.... Voyez, voyez....  
mon petit violon.... il est tout  
en pieces; & votre mouchoir, votre  
argent..... tout est perdu.... il  
m'a tout pris.

S. FIRMIN.

Et qui t'a brisé ton violon? qui  
t'a pris ton argent?

JONAS.

Celui... celui qui m'avoit déjà  
pris mon gâteau.

SOPHIE.

Mon frère? est-il possible?

S. FIRMIN.

Charles ?

CHARLOTTE.

C'est incroyable.

AGATHÈ.

O le scélerat !

JONAS.

Oui, c'est lui, c'est lui. Je pa-  
 fois le seuil de la porte : voilà qu'il  
 s'approche de moi, & qu'il me de-  
 mande si j'avois été payé de ma  
 musique, sans quoi il alloit me  
 payer. Oh ! oui, je l'ai été, lui ai-je  
 répondu, sûrement ; je n'ai été que  
 trop bien payé. Où prennent-ils  
 donc cet argent ? a-t-il dit. Voyons  
 un peu ce qu'on t'a donné. Et moi,  
 imbécile que je suis ! j'aurois dû

penser au gâteau ; mais je n'y pensois plus. J'étois si joyeux d'apporter tant d'argent à mon pere ! Je n'en avois pas fait le compte ; j'étois bien-aise de le savoir. Je pose mon violon à terre, à côté de moi. Je tire ensuite le mouchoir. Voilà qui est encore par-dessus le marché, lui ai-je dit ; c'est une des petites Demoiselles qui me l'a donné. J'avois mis dedans tout mon argent. Quand j'ai voulu le dénouer, il a sauté dessus. J'ai deviné sa malice. Il tire à lui ; je retire à moi. Tout à coup il s'aperçoit que mon violon est par terre ; il y met ses deux pieds en trépignant. Les bras me sont tombés. J'ai lâché le mouchoir ; il l'a

pris, & s'est enfui. Mon violon & l'archet font tout brisés, & je n'ai plus ni le mouchoir, ni l'argent. O mon pere ! mon pauvre pere ! qu'alions-nous devenir ?

SOPHIE.

Mais effectivement, je ne le fais pas.... Je n'ai plus rien du tout. O mon cher cousin !

CHARLOTTE (à *Jonas*).

Voici quelques petites pieces : c'est tout ce que j'ai sur moi.

JONAS.

Ma belle Demoiselle, je vous remercie ; mais, pour cela, je ne puis pas avoir un violon. O mon pauvre pere ! Il y a plus de quinze ans qu'il l'avoit.

AGATHE.

Prends encore ceci ; c'est le fond de ma bourse.

SOPHIE (*court à sa commode*).

Voilà mon dé ; il est d'or : cours le vendre, mon pauvre ami ; j'en ai un d'ivoire qui me servira à la place.

S. FIRMIN.

Non, garde ton dé, ma petite cousine. Attends, mon ami, je puis te tirer d'embarras.

(*Il se baïsse, ôte ses boucles, & les lui donne*).

J'en ai une autre paire de similor. Tu auras sûrement douze francs de celles-ci. Elles sont bien à moi ;

116 *LE PETIT JOUEUR*

c'est mon parrain qui me les a données pour le jour de ma fête.

(*Sophie lui présente son dé, S. Firmin ses boucles : Jonas hésite à les prendre*).

JONAS.

Non, je ne veux rien prendre de cela ; mon pere croiroit que je l'ai dérobé.

SOPHIE.

Prends au moins mon dé.

S. FIRMIN.

Veux-tu prendre mes boucles ?  
Tu me mettrois en colere. Prends,  
te dis-je.

JONAS.

Ah ! Dieu de bonté ! Vous voulez que je vous prive de vos bijoux ?

S. FIRMIN.

Ne t'en mets pas en peine. Dieu me rendra peut-être plus que je ne te donne. Ton pere a besoin de pain; moi je n'ai pas de pere à nourrir.

SOPHIE.

Va, va, & prends garde à bien faire tes petites affaires.

JONAS.

Reprenez au moins votre dé.

SOPHIE.

Je n'y pense plus.

CHARLOTTE.

Si tu passes jamais devant chez nous, j'aurai soin de toi.

AGATHE.

C'est à la Place Royale, tout vis-

à-vis la tête du cheval. Tu n'as  
qu'à demander les Demoiselles de  
S. Félix, au premier.

JONAS.

Oh! les gens qui demeurent au  
premier me renvoient toujours; je  
ne monte jamais que tout-à-fait dans  
le haut de la maison.

SOPHIE.

C'en est assez; ton pere est peut-  
être inquiet sur ton compte; & le  
nôtre pourroit venir.

JONAS.

Comment, Monsieur votre pere?  
Est-ce que vous l'attendez tout  
l'heure?

SOPHIE.

Oui, va-t'en; & puis le coquin

t'a enlevé ton mouchoir & ton argent, pourroit encore t'enlever ceci.

JONAS.

Vous êtes bien sûrs au moins qu'on ne vous grondera pas ?

S. FIRMIN.

Non ; ne crains rien. Adieu.

JONAS (*en sortant*).

Les bons petits cœurs !

---

S C E N E XI.

SOPHIE, CHARLOTTE,  
AGATHE, S. FIRMIN.

CHARLOTTE.

JE suis bien fâchée que vous vous soyez défait de vos boucles, M. de S. Firmin.

AGATHE.

Vous nous donnez là un bel exemple.

S. FIRMIN

C'est celui que j'ai reçu de Sophie. Si je n'avois pas vu faire à Charles une si vilaine action, je me réjouirois d'avoir trouvé l'occasion de faire une bonne œuvre. Que je vais regarder mes boucles de similor avec plaisir !

S C E N E XII.

M. DE MELFORT, SOPHIE,  
AGATHE, CHARLOTTE,  
S. FIRMIN, JONAS.

*(Les enfans s'assemblent en peloton. Sophie & S. Firmin regardent un peu de travers le petit Jonas, & se parlent à l'oreille).*

M. DE MELFORT *(aux Demoiselles de S. Félix).*

BONJOUR, Mesdemoiselles ; je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à ma fille ; mais permettez-moi, je vous prie, d'écouter en votre présence ce petit garçon. Il m'attendoit sur l'escalier ; & il

122 *LE PETIT JOUEUR*

ne veut pas me quitter, sans m'avoir parlé devant vous. (*à Jonas*). Voyons, qu'as tu à me dire ?

*JONAS* (*à Sophie & à S. Firmin*).

Mes bonnes petites personnes, je vous prie, pour l'amour de Dieu, de ne m'en vouloir pas de mal; mais je ne puis me taire; & ce feroit mal fait à moi, si je gardois ce que vous m'avez fait prendre, sans le consentement de votre pere. Je sais que les enfans n'ont rien à donner.

*M. DE MELFORT.*

Qu'est-ce donc que ceci ?

*JONAS.*

Je vais vous le dire. Ce jeune Monsieur m'appelle par la fenêtre pour amuser, avec mon violon

ces petites Demoiselles. Il y avoit encore un autre petit Monsieur bien joli ; mais un bien méchant coquin.

M. DE MELFORT.

Quoi ! mon fils ?

JONAS.

Pardonnez-moi, cela m'est échappé. Je joue de mon mieux les airs que je fais ; & ces bonnes petites personnes me font la grace de me donner un morceau de gâteau, un mouchoir pour l'envelopper, avec une poignée de petites pieces : je ne fais pas ce qu'il y avoit.

M. DE MELFORT.

Eh bien ?

JONAS.

Eh bien, le méchant petit Mon-

sieur m'a pris le gâteau que je voulais porter à mon pauvre pere, qui est aveugle. Passe pour cela. Mais il sort de la chambre en cachette; & lorsque je me retire tout joyeux avec mon petit paquet, il me guette au passage, me prend le mouchoir avec tout l'argent, & met mon violon en pieces. Tenez, le voyez-vous? (*il se met à pleurer*) toute ma richesse, avec laquelle je me nourrissois moi & mon pere.

M. DE MELFORT.

Dis-tu vrai? Ce seroit une effroyable méchanceté. Quoi! mon fils. . . . .

CHARLOTTE.

Sa conduite, dans tout le reste,

rend ceci très croyable. Demandez à Sophie elle-même.

M. DE MELFORT.

Va, mon ami, ne t'afflige pas ;  
je faurai te dédommager : mais  
est-ce là tout ?

JONAS.

Non, Monsieur ; écoutez seulement. Dans le chagrin où j'étois, je suis rentré pour raconter l'aventure à ces bonnes petites personnes. Elles n'avoient pas assez d'argent pour payer le dommage. Voilà cette jolie Demoiselle qui me donne son dé d'or, & ce jeune Monsieur ses boucles d'argent. Je ne pouvois pas les prendre ; mon pere auroit cru que je les aurois volés. Je savois que

vous alliez revenir ; je vous ai attendu pour vous les rendre : les voici .... Mais je n'ai donc plus de violon. O mon violon ! ô mon pauvre pere !

M. DE MELFORT.

Que viens-tu de me raconter ?  
Est-ce toi ? est-ce vous, mes braves enfans, que je dois le plus admirer ? Excellente petite créature ! dans une extrême indigence, tout perdre ; & dans la crainte de faire le mal, courir le risque de laisser mourir de faim un pere que tu aimes !

JONAS.

Est-ce donc si beau de ne pas être un méchant ? Non, le pain mal gagné ne profite pas. C'est ce

que mon pere & ma mere m'ont  
toujours dit. Si vous vouliez seule-  
ment m'acheter un violon, tout se-  
rait réparé. Ce que le dé & les  
soucies m'auroient valu de plus,  
c'est le bon Dieu qui m'en tiendra  
compte.

M. DE MELFORT.

Il faut que ton pere & toi, vous  
yez une droiture bien extraordi-  
naire, pour ne pas soupçonner seu-  
lement la corruption des autres  
hommes ! Dieu veut se servir de  
moi pour répandre sur vous ses  
bienfaits. Reste avec nous. Je veux  
t'abord te mettre auprès de S. Fir-  
ain; nous verrons ensuite ce que  
nous aurons de mieux à faire.

JONAS.

Quoi! auprès de ce petit ange?  
Oh! je suis transporté de joie.

(Il baise la main de S. Firmin).

Mais non (avec tristesse), je ne  
veux pas laisser mon pere tout seul,  
Sans moi, comment feroit-il pour  
vivre? Quoi! je serois dans la ri-  
chesse, & il mourroit de faim! ah!  
non.

M. DE MELFORT.

Excellent enfant! & qui est ton  
pere?

JONAS.

Un vieux paysan aveugle, que je  
nourrissois avec mon violon. Il es-  
t vrai qu'il ne mange, comme moi,  
qu'un morceau de pain avec du lait.

trud. Mais le bon Dieu nous en donne toujours assez pour la journée; & nous ne nous mettons pas en peine du lendemain: il y pourroit aussi.

M. DE MELFORT:

Eh bien, je veux prendre soin de mon pere; & s'il y consent, je le ferai entrer dans une maison de charité, où l'on a une attention extrême pour les vieillards & pour les infirmes. Tu pourras l'y aller voir quand tu voudras.

(*Jonas pouffe un cri de joie, & court tout autour de la chambre, comme hors de lui-même.*)

JONAS.

O Dieu! mon pauvre pere!

I

non, cela va le faire mourir de plaisir. Je ne puis rester plus long-tems, il faut que je l'aille chercher, & que je vous l'amene ici.

(*Il court vers la porte. Sophie & S. Firmin prennent la main de M. de Melfort, & s'essuient les yeux.*)

---

### *S C E N E XIII.*

M. DE MELFORT, SOPHIE,  
AGATHE, CHARLOTTE,  
S. FIRMIN.

M. DE MELFORT.

O MES chers enfans ! que ce jour auroit été heureux pour moi, si, en admirant la générosité de vos

sentimens, la pensée de l'indignité de mon fils ne venoit empoisonner mon bonheur! mais non, il ne doit pas l'empoisonner. Dieu m'a fait présent d'un autre fils en toi, mon cher S. Firmin: si tu ne l'es par la naissance, tu l'es par les liens du sang & par un cœur digne de moi. Oui, tu seras seul mon fils... Mais, où est Charles? va le chercher, & amene-le-moi tout de suite ici.

(*S. Firmin sort*).

### SOPHIE.

Il y a près d'une heure que nous ne l'avons vu. Pendant que le petit garçon nous faisoit danser un menuet, il a disparu avec sa portion de gâteau.

S. FIRMIN (*en rentrant*).

On l'a vu entrer ici près chez un confiseur. J'ai dit à Lafleur de l'aller chercher.

M. DE MELFORT.

Mes enfans, passez dans mon cabinet; je veux savoir ce qu'il aura l'effronterie de me répondre. Quand j'aurai besoin de témoins, je vous appellerai.

CHARLOTTE & AGATHE.

En ce cas, nous allons nous retirer.

M. DE MELFORT.

Non, mes enfans, je vais envoyer dire à vos parens que vous passerez ici le reste de la soirée. Vraisemblablement le vieux Jonas & son

digne fils feront nos convives. J'ai besoin de quelque baume pour la cruelle blessure que Charles a faite à mon cœur; & je n'en connois point de plus salutaire que l'entre-tien d'aimables enfans comme vous.

SOPHIE (*prêtant l'oreille*).

Je crois entendre venir Charles.

(*M. de Melfort ouvre la porte de son cabinet; les enfans s'y retirent*).

---

S C E N E XIV.

M. DE MELFORT.

Il y a long-tems que je craignois cette affreuse découverte; mais je ne l'aurois jamais soupçonné de pa-

reilles horreurs. Il est peut-être en-  
core tems de le guérir de ses vices.  
Hélas ! pourquoi faut-il y employer  
des remedes désespérés ?

---



---

## SCENE XV.

M. DE MELFORT, CHARLES.

CHARLES.

QUE me voulez-vous, mon papa ?

M. DE MELFORT.

D'où viens-tu ? n'étois-tu pas dans  
ta chambre ?

CHARLES.

Notre Précepteur est sorti. S. Fir-  
min étoit descendu. Après avoir tra-

vaillé tout l'après-midi, je me suis ennuyé d'être seul.

M. DE MELFORT.

Que n'es-tu allé joindre, comme S. Firmin, la petite société que j'ai trouvée chez ta sœur ?

CHARLES.

C'est ce que j'ai fait aussi; mais ces Demoiselles se sont si mal comportées envers moi.....

M. DE MELFORT.

Comment donc ? tu m'étonnes.

CHARLES.

D'abord elles ont pris du thé; mais sans vouloir m'en donner une goutte : elles m'ont fait au contraire toutes sortes de malices. S. Firmin a ramassé dans la rue un petit men-

diant pour leur jouer du violon. Il lui a donné du gâteau qu'on leur avoit servi, & à moi, pas un morceau. On a dansé; aucune de ces Demoiselles n'a voulu danser avec moi, quoiqu'elles fussent trois, & qu'il n'y eût d'autre cavalier que S. Firmin. Qu'aurois-je fait ici? je suis descendu sur la porte, pour voir passer le monde.

### M. DE MELFORT.

Sur la porte seulement? Que s'est-il donc passé au coin de la rue entre le petit musicien & toi? Certaines gens m'ont dit que tu l'avois battu, que tu avois brisé son violon, & qu'il s'en étoit allé en pleurant.

## CHARLES.

Cela est vrai, mon papa; & si je n'avois pas eu le cœur aussi bon, j'aurois appellé la garde pour le faire mettre au cachot. Ecoutez-moi un peu. Lorsque je l'ai vu sortir d'ici, je me suis dit: Il faut que tu donnes aussi quelque chose à ce petit malheureux pour sa peine; car je fais que S. Firmin n'a rien à lui, & qu'un mendiant n'est pas bien payé avec un morceau de gâteau. J'ai pris dans ma bourse quelque monnoie que je lui ai donnée; il a tiré un mouchoir pour l'y mettre. Je m'aperçois que c'est un mouchoir de ma sœur; voyez la marque. Je l'ai prié de me le rendre de bonne grâce;

il ne l'a pas voulu. Je l'ai pris au collet, nous avons lutté ensemble, & par hasard j'ai mis le pied sur son violon.

**M. DE MELFORT** (*avec colere*).

Cessez, lâche menteur, je ne peux plus vous écouter.

**CHARLES** (*s'approche de lui, & veut lui prendre la main*).

Mais, mon cher papa, pourquoi êtes-vous fâché ?

**M. DE MELFORT.**

Fuis, méchant, ôte-toi de mes yeux ; tu me fais horreur.

(*Il fait sortir les enfans du cabinet*).

S C E N E XVI.

M. DE MELFORT, SOPHIE,  
AGATHE, CHARLOTTE,  
CHARLES, S. FIRMIN.

M. DE MELFORT.

VENEZ, mes enfans, je ne veux plus voir que ceux qui méritent mon amour; & toi, fors pour jamais de ma présence. Mais non, demeure; il faut que tu reçois auparavant ton arrêt. (*A Sophie & à S. Firmin*). Vous avez entendu ses accusations contre vous.

SOPHIE.

Oui, mon papa; & si cela n'étoit

pas nécessaire pour notre justification, je ne dirois pas un mot contre lui, de peur d'augmenter votre colère.

### CHARLES.

Ne croyez rien de ce qu'elle va vous dire,

### M. DE MELFORT.

Tais-toi ; j'ai déjà la preuve que tu es un détestable menteur. Le mensonge conduit au vol & au meurtre. Tu as déjà commis le premier crime ; & il ne te manque peut-être que des forces pour commettre le second. Parle, ma fille.

### SOPHIE.

Premièrement, il ne s'est occupé

de rien cet après-midi ; c'est S. Firmin qui lui a fait sa version.

M. DE MELFORT.

Cela est-il vrai ?

S. FIRMIN.

Je ne puis en disconvenir.

SOPHIE.

Ensuite, il a jetté une tasse de thé sur la robe d'Agathe ; & tandis que nous étions occupées à l'essuyer, il est resté à table & a vuidé toute la teyere : il ne nous en est pas resté une goutte. En voici des témoins. (Montrant les Demoiselles de S. Félix). A l'égard du gâteau.....

M. DE MELFORT.

C'en est assez ; toutes tes méchancetés sont découvertes : monte

dans ta chambre pour aujourd'hui; dès demain au matin, je te chasse de la maison. Je te laisserai le tems de te corriger, avant que tu y rentres; & si cela ne réussit pas, il ne manque pas de cachots où l'on renferme les scélérats qui troublient la société par leurs crimes. S. Firmin, dis à Lafleur de le garder à vue dans sa chambre: tu recommanderas en même-tems qu'on m'envoie le Précepteur, aussi-tôt qu'il sera de retour.

**SOPHIE & S. FIRMIN** (*intervenant pour lui*).

Mon cher papa, mon cher oncle...

**M. DE MELFORT.**

Je ne veux rien entendre en sa faveur. Celui qui est capable d'

recher au pauvre le salaire qu'il a  
gagné, de lui briser l'instrument de  
ses travaux, & de chercher à se  
sauvager de ces atrocités par le men-  
singe & par la calomnie, doit être  
retranché de la fociété des hommes.  
Je loue le Ciel de ce qu'il me laisse  
encore de braves enfans comme  
vous: c'est vous qui serez ma con-  
solation; & c'est avec vous que je  
veux me réjouir ce soir, autant que  
peut le faire un pere qui a un fils  
d'un si mauvais naturel.

FIN.

---

De l'Imprimerie de T. SPILSBURY,  
Snow-hill, 1783.

